

LE JOUR, 1945
06 juin 1945

EN MARGE D'UNE CONTROVERSE

La conférence de presse qu'a faite, l'autre jour, le général de Gaulle, appelle, du point de vue général et du point de vue libanais quelques commentaires. Le Général a parlé devant toute la presse de Paris, la professionnelle et la diplomatique, la française et l'étrangère. Il s'agissait aussi bien d'un grand sujet et le hasard faisait, une fois de plus, qu'il était justement question de nous.

A propos donc du Liban et de la Syrie, le Général de Gaulle a été amené à parler, non sans vivacité, de tout le Proche-Orient et même de la situation internationale. Comme, lorsqu'on jette au centre d'un bassin un petit caillou, des ondes se forment et se développent jusqu'aux bords, ainsi, à partir de nos rivages, les vues se sont élargies jusqu'à embrasser des politiques contradictoires et un certain nombre de capitales. L'interdépendance des problèmes universels, a trouvé là une manifestation inattendue.

Dans cette vaste affaire, où nous sommes un des principaux personnages, puisque c'est en somme notre situation et notre avenir que l'on discute, nous sommes présentés un peu comme le petit écolier boudeur ni ne veut pas dire ses raisons ni qu'on lui réponde ; et nous pourrions passer pour accessibles à la séduction et à la manœuvre si nous n'avions des événements et de leur évolution logique, l'expérience que nous confère une assez longue histoire.

La vérité, cependant, est que le Général de Gaulle a parlé aimablement de nous : « romantiques, généreux et mobiles », comme tout l'Orient. Si l'heure n'était pas aussi grave, nous nous accorderions en contrepartie le plaisir d'une analyse du romantisme français. Où sont les temps heureux où nous pouvions opposer les classiques aux romantiques pour constater que le classicisme connaissait déjà en Occident de biens mauvais jours ?

En bref, dans les circonstances où nous nous trouvons, nous ne nous montrerons pas satisfaits d'être considérés comme l'enjeu partiel de quelque partie d'échecs, et que soit contestée, même poétiquement ou tacitement, la conscience que nous avons de nos droits et de nos devoirs, internationaux et nationaux.

Il est peut-être temps qu'une certaine opinion qu'on se fait de nous se modifie. On nous juge de loin comme si nous étions quelque calme région d'une calme province, isolée et oubliée, en marge de quelque lointain empire, tandis que nous répétons sans cesse que la géographie nous impose de vivre dangereusement.

Les intérêts moraux et matériels, spirituels et temporels de toutes les puissances, nous les connaissons. Nous avons de l'honneur un sentiment profond qui ne nous laisse rien ignorer de nos devoirs et de nos droits ; et nous avons, maintes fois, fait remarquer, naguère, que parmi les pays engagés dans le sillage français nous étions à peu près les seuls à représenter la race blanche. Maintenant nous sommes un pays indépendant et souverain et nous entendons le demeurer.

Ces considérations contribuent à expliquer nos aventures et nos mésaventures. Il était raisonnable de les mettre en relief au moment où les questions du Proche et du Moyen-Orient revêtent à Paris un aspect sous lequel depuis fort longtemps on ne les voyait plus.

La Conférence de presse du Général de Gaulle nous autorise à relever, en ce qui nous concerne, cette nécessité capitale, de mettre d'abord en évidence les intérêts des « intéressés », c'est-à-dire si nous ne nous trompons pas, (et quelles que soient les querelles de l'Occident), nos intérêts à nous.